

## LUCIE

Par Diane Saurat Rognoni

[diane@ad-vitame.fr](mailto:diane@ad-vitame.fr)

[...] Ma Mère a toujours été très secrète sur sa vie d'avant. D'une façon générale, elle parlait peu d'elle-même. Elle trouvait vulgaire de « se répandre », disait-elle. Je pense qu'elle gardait le silence parce que, malgré les années, elle continuait à souffrir de son exil. Ne pas en parler c'était éviter de retourner le couteau dans la plaie. Elle devait avoir à peine vingt ans lorsqu'elle avait quitté le Liban pour la France. Elle n'y est jamais retournée.

La plupart du temps, lorsque je lui posais des questions, elle éludait en disant ne plus se souvenir ou que tout ça était loin. Quelle frustration pour moi ! Les soi-disant bienséances ont fait beaucoup de mal aux gens, je crois. Ne pas savoir me rend bancaire.

Comme elle est venue seule, ayant coupé les ponts avec sa famille, mon histoire commence avec elle. Elle n'a jamais raconté quoique ce soit à mon père non plus. Je crois qu'à lui, ça lui était égal. Peut-être même préférerait-il cela, qu'elle ne soit qu'à lui. Il la vénérât. C'était vraiment beau leur couple.

Ma mère était très belle, très coquette, toujours impeccablement coiffée, un rouge net dessinant ses lèvres. Elle avait de l'allure, ce maintien particulier des femmes orientales. Je ne l'ai pas moi. J'ai reçu davantage de mon père. Les mâchoires carrées, les attaches un peu épaisses, c'est comme ça ! Ma frustration vient aussi de là. J'avais le sentiment qu'en savoir plus sur ce qu'était sa vie avant de débarquer en France, m'aiderait à la comprendre et, peut-être, à lui ressembler.

Gamine, je lui chipais ses foulards, marchais dans ses chaussures devant la glace. Elle me laissait faire, ça la faisait rire. Lors des grandes occasions, elle mettait un parfum très cher que mon père lui avait offert et qu'elle conservait comme un trésor. Je ne me souviens pas de son nom. Je crois qu'il n'est plus dans le commerce depuis longtemps. En tout cas, je ne l'ai pas senti depuis des lustres. Je suis sûre que je le reconnaîtrais si jamais. Elle m'en mettait un peu derrière les oreilles. J'étais tellement fière. J'avais l'impression qu'elle était

comme une bonne fée qui me transformait en princesse avec sa baguette magique parfumée !

Maintenant qu'elle est partie, lorsque je me regarde dans le miroir, je la devine un peu. En vieillissant, je prends un peu ses traits. Elle m'avait appris à ne pas abuser du soleil. Elle a toujours gardé une très belle peau, très peu ridée. Nous allions donc rarement à la plage et jamais aux heures les plus chaudes. Lorsque nous en repartions, c'était toujours le même rituel. Elle pliait le drap sur lequel nous nous allongions et tout le chemin du retour, elle le sentait avidement. « J'aime l'odeur du sable », disait-elle. Elle avait toujours l'air un peu mélancolique dans ces moments. J'ai pensé que cette odeur précise, c'était chez elle, les sables du Liban. Après tout, c'est juste l'autre rive de la Méditerranée.

Je fais ça aussi aujourd'hui. Lorsque je pique-nique sur la plage avec mes enfants et petits-enfants, je leur dit de sentir. « C'était l'odeur préférée de ma mère ». On ne pense pas à l'odeur du sable. Et pourtant, c'est puissant, âcre et rassurant à la fois.

Je ne suis jamais allée au Liban. Je n'ose pas. C'est sans doute un peu bête. J'ai grandi dans l'idée que cette terre était douloureuse pour ma mère, alors je n'ai pas pu y aller. Pourtant, je lis beaucoup, je regarde des reportages. Je crois que ça m'aide à la faire vivre encore un peu. Depuis quelques temps, il y a même un restaurant libanais qui a ouvert pas loin de la maison. J'y vais de temps en temps. Je découvre. Maman ne cuisinait pas grand-chose de libanais, en dehors de l'houmous. Il n'y a pas que la socca pour le pois-chiche ! Je crois qu'elle a surtout appris à cuisiner avec sa première patronne.

Quand elle est arrivée en France, elle a trouvé du travail chez Madame Polemico, une couturière. Elle cousait très bien ma mère et sa patronne s'était attachée à elle. Elles s'étaient attachées l'une à l'autre. Je crois que ma mère la considérait un peu comme sa grande sœur. Elles n'avaient pas beaucoup d'écart d'âge.

Ne sachant pas grand-chose, pour ne pas dire rien, j'ai brodé l'histoire de ma mère aux fils de mes conclusions. Elle devait être d'une famille aisée puisqu'elle avait appris le français toute petite. C'est souvent le cas dans les bonnes familles libanaises. J'imagine que c'est ce qui l'a incité à choisir la France comme terre

d'accueil. Cela expliquerait aussi pourquoi, à vingt ans, elle ne savait pas cuisiner ; quelqu'un devait s'en charger pour elle.

Le père de Madame Polemico, avait quitté l'Italie pour trouver du travail ici, alors cette jeune femme étrangère devait lui faire penser un peu à lui. On avait dû aider cet homme à son arrivée et aider ma mère était une manière de renvoyer l'ascenseur. Maman est restée un bon moment à travailler pour cette dame. Nous la voyions souvent. Elle était devenue amie de la famille. D'ailleurs, elle s'appelait Lucia. C'est d'elle que je tiens mon prénom. Si mes parents, mon père surtout, n'avaient pas été complètement agnostiques, je suppose qu'elle aurait pu être ma marraine. En y repensant, je me dis que ma mère s'était peut-être confiée à elle. Je n'y avais jamais songé... Elle est partie quelques années avant maman.

Je vais avoir 80 ans l'an prochain. C'était l'âge qu'elle avait quand elle est partie. Je songe encore parfois à ce voyage au Liban. Je ne sais pas si je vais me lancer. Ma fille aînée est prête à m'accompagner. Cela fait plusieurs années qu'on en parle, comme ça, de temps en temps. Je ne suis pas en mauvaise forme, mais j'ai mon âge ! C'est tout de même un voyage conséquent.

Si seulement je savais d'où elle était. Un jour, elle m'avait simplement dit que c'était au bord de la mer. De loin en loin, je revenais à la charge avec de nouvelles questions. Elle était déjà âgée quand elle m'a dit qu'elle venait de la côte. A l'époque, j'avais déjà beaucoup lu sur le Liban. Je savais que ça ne représentait pas un grand territoire, un peu plus de deux cents kilomètres seulement. C'était l'information la plus précieuse que j'avais eue depuis longtemps. J'étais heureuse d'apprendre quelque chose, mais en même temps, cela détruisait complètement ma théorie. Ma mère aimait l'odeur du sable, donc pour moi, elle devait venir de l'est du pays, de la zone désertique, pas du bord de mer. J'ai attendu quelques jours avant de ré aborder le sujet. Et puis, le plus délicatement possible, je lui ai fait part de mes interrogations. Elle m'a longuement regardée. Elle avait une façon de détailler, lorsqu'elle entendait quelque chose qui lui semblait incongru, qui mettait facilement mal à l'aise. Pour une fois, je n'ai pas baissé les yeux, j'ai soutenu son regard en pensant très fort « répond moi s'il te plaît », en espérant qu'elle le lise dans mes yeux. En soupirant, elle m'a juste dit « Khamsin » avant de se lever pour préparer le café, mettant son point final à la conversation. Sur le moment j'ai cru à un mot

d'exaspération. Je n'ai pas insisté, tellement habituée à me faire rabrouer dès que je parlais du Liban. Ce n'est que quelque temps plus tard, en lisant, encore, que j'appris que le Khamsin était le vent qui soufflait du désert au Printemps, un vent chaud et chargé de sable. Le pays entier doit être couvert de poussière en cette saison. C'était ça, sa madeleine de Proust, l'odeur du Liban au printemps.

Peu de temps après le décès de Maman, mes enfants m'ont offert une petite chatte siamoise. Une merveille. J'ai protesté, une femme de mon âge ne devrait pas adopter d'animal domestique. Mes enfants ont insisté, en me promettant de s'en occuper si je ne le pouvais plus. La présence de cette petite boule de poils me fait bien plaisir aujourd'hui. Nous lisons beaucoup ensemble. Je l'ai appelé Khamsin. C'est joli, non, pour une petite chatte couleur sable. [...]